

CES FÉROCES SOLDATS

JOËL EGLOFF



CES FÉROCES SOLDATS

BUCHET • CHASTEL

L'auteur remercie le Centre national du livre
pour son soutien.

Avec le soutien de la Fondation Jan Michalski.

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2024
ISBN : 978-2-283-03863-5

*En mémoire de mon père,
Pour ma mère,
Pour Daniel,
Pour Léo et Sacha.*

« J'ai commencé à comprendre les mécanismes qui font que la logique et la raison échouent dès que commence la guerre ; débute alors une ère d'irrationalité et de folie. »

RICHARD BRAUTIGAN, *Journal japonais*.

Je voudrais retrouver cette lettre. Elle doit être quelque part dans la maison, c'est sûr. Où pourrait-elle être, sinon ?

Je l'ai eue entre les mains, pourtant, cela fait des années, et c'est moi qui l'ai rangée, je ne sais où. Elle était à la cave, auparavant, dans une vieille boîte à chaussures sans couvercle, au-dessus de l'armoire à conserves. C'est là qu'elle se trouvait depuis trop longtemps, livrée aux araignées. Je l'avais lue, puis l'avais remontée à l'étage, pour la mettre à l'abri de la poussière.

Dans la même boîte se trouvaient trois grands carnets noirs. Des agendas, des livres de comptes de la petite épicerie que tenait ta mère, avant la guerre. Une épicerie sans vitrine et sans horaires, dans une maison au pied de la côte qui montait vers l'église.

Sur la façade, on avait peint « *Krämerei* ». Cela datait d'avant 18. On ne s'était pas donné la peine de changer l'enseigne. À quoi bon ? Ici, tout le monde comprenait.

Pour se rendre au magasin, il fallait entrer dans la maison et pénétrer dans la pièce qui faisait face à la cuisine. L'épicerie tout entière y tenait.

Aujourd'hui, il n'en reste que ces carnets, remplis de noms et de listes d'articles, en allemand ou en français, c'est selon, en face d'interminables additions. Toutes les dettes des clients étaient consignées là. On ne payait qu'à la fin du mois. Ou le mois suivant. Ou on ne payait pas.

Ces carnets, je sais où ils sont. Je peux les feuilleter quand je veux. Mais ta lettre, je n'ai aucune idée de l'endroit où j'ai pu la mettre. Je chercherai encore. Je fouillerai tous les tiroirs. Je finirai bien par la retrouver.

Par chance, même si je ne l'ai lue qu'une ou deux fois, même si cela fait bien longtemps, maintenant, je m'en souviens un peu. C'était une lettre très simple. Quelques lignes seulement. Quelques lignes en allemand. Elle est du mois d'octobre 43. Tu avais dix-sept ans. Tu écris à tes parents. Tu leur dis que tout va bien, que la nourriture est bonne. Tu dis qu'à chaque coup de sifflet, il faut courir pour se rassembler. Et puis tu demandes à ce qu'ils t'envoient au

plus vite du cirage et du savon. Ou bien juste l'un ou l'autre, je ne sais plus.

Le reste, je l'ai oublié. Mais il n'y avait ni fioritures, ni épanchements. Entre deux coups de sifflet, de toute façon, tu n'en aurais pas eu le temps.

Elle ne dit pas grand-chose, cette lettre, mais au fond elle dit tout. Elle dit que le temps n'était pas aux confidences, ni à l'expression de vos sentiments. Elle dit que tu n'y étais pas habitué. Ce n'était pas votre langage.

Elle dit que tu étais né un peu trop tôt, que la guerre avait déjà trop duré pour que tu continues à lui échapper encore.

Elle dit que la patrie te réclamait, que tu n'avais plus le choix.

Elle dit que « patrie », ici, depuis l'été 40, une fois de plus, se prononce « *Vaterland* ».

★

Trois guerres en moins d'un siècle. La même sinistre partie en trois manches. On en a vu défiler des soldats, par ici. Au pas ou en boitant, le torse bombé ou les pieds devant, plus ou moins fiers, plus ou moins vaillants selon le sens dans lequel ils marchaient. Et des uniformes, de toutes les couleurs. Des bleu et rouge, des bleu-gris, des gris, des verts, des vert-de-gris. Et puis des noirs, aussi.

Chaque fois que les Allemands passaient par là, ils déplaçaient la frontière un peu plus loin vers l'ouest, au prétexte que c'était là qu'elle aurait dû se trouver depuis toujours. Tout naturellement, on devenait allemands. À la fin de la guerre, ou à la suivante, on leur demandait de tout remettre en place comme avant, et on leur faisait promettre de ne jamais plus recommencer. Et l'on redevenait français.

Ils en ont vu du pays, en trois guerres, les gens d'ici. Tout en restant chez eux. Français avant 1871. Allemands, ensuite, jusqu'en 19. Français, de nouveau, jusqu'en 40. Allemands jusqu'en 45. Français, enfin, pour de bon. Tout ça en l'espace d'une même vie, pour certains. Ils en avaient le tournis. Ça durait depuis des siècles, cette histoire.

On n'a jamais vraiment dormi tranquille. Toujours une guerre à craindre, à faire, ou à oublier. Tout ça a laissé des traces.

★

Tu ne supportais pas la violence dans les films à la télé. Tu pouvais te mettre en colère et quitter la pièce. Tu disais ne pas comprendre. Je ne comprends pas ! tu disais. Comment peut-on regarder ça ?! On restait interdits. On y était habitués, pourtant. On essayait de te convaincre que ce n'était qu'un film,

après tout, mais on n’y parvenait jamais. Alors tu nous laissais, tu allais te coucher, et on continuait à regarder du bout des yeux. On se sentait presque coupables, on n’en profitait plus. On finissait par éteindre, souvent.

Tu n’aimais pas les armes, ni les vraies, ni les factices avec lesquelles, enfant, je pouvais jouer. Tu n’aimais pas être mis en joue, même par un jouet, tu n’aimais pas quand je le faisais, tu disais que ça ne se faisait pas, qu’on ne faisait pas ça, même pour jouer, qu’on ne vise personne, jamais.

Tu aimais bien, pourtant, faire un carton à la foire avec moi, tirer sur une cible, ou dans l’œil rouge du pigeon. Quoique avec l’œil du pigeon, disais-tu, impossible de remporter le lot promis, parce que sous l’impact des balles ou des plombs, il y a toujours une petite partie de rouge qui se replie derrière le carton, de sorte qu’on n’arrive jamais à l’enlever complètement. De toute façon, tu ne leur faisais pas confiance, tu sous-entendais qu’ils déréglaient leurs armes, et ça me gênait quand tu le leur faisais remarquer avec un sourire entendu, quand tu te mettais à faire tes propres réglages, et que tu trifouillais la hausse avec l’air de celui à qui on ne la fait pas.

C’est toi qui m’as appris à tirer, à la fête foraine, la crosse calée au creux de l’épaule, et le centre du

cran de mire bien aligné avec le sommet du guidon. Tu disais que je me débrouillais bien et j'étais fier de moi. Tu disais qu'à la guerre, tu avais été tireur d'élite. À la guerre, tu disais. Mais ce n'était pas vrai, tu n'avais pas été tireur d'élite, d'ailleurs tu ne cherchais pas vraiment à me le faire croire. C'était un jeu. Tu savais ce qu'aimait entendre l'enfant que j'étais.

De cette guerre, tu me racontais souvent les mêmes histoires, celles qui finissaient bien, ou pas trop mal. Des histoires de quand tu avais failli y laisser ta peau, et la nôtre, et celle de nos enfants, et où par chance ou par miracle tu t'en étais sorti. Alors il me semblait, moi aussi, en t'écoutant, sentir la balle ou l'éclat frôler mon oreille, et comme toi, m'apercevoir ensuite en la touchant que j'avais du sang sur les doigts. Mais que j'étais vivant.

Puis quand tu te lassais de m'en raconter, de me voir m'emballer et en réclamer davantage, tu devenais soudain plus sombre, et tu disais : C'est pas marrant la guerre, tu sais ! Et parfois, tu posais tes deux mains sur ta tête en fermant les yeux : Quand j'y repense..., tu soupirais. Quand j'y repense...

★

J'avais dix ans, à peu près, lorsqu'un jour un copain m'a fait voir des cartouches qui lui venaient

de son grand-père. Je ne sais pas où lui-même les avait trouvées, mais ce qui était sûr, c'est que ce n'étaient pas des balles de fête foraine, si petites qu'on pouvait presque les cacher entre le pouce et l'index. Celles-ci étaient lourdes de métal et de poudre, et de la taille d'un doigt pour les plus petites. À la foire, il en aurait suffi d'une seule, même à un mauvais tireur, et même avec une arme dérégulée, pour emporter tout l'œil du pigeon d'un seul coup, et probablement qu'il ne serait rien resté non plus de la tête du volatile. C'était le gros lot assuré.

Je ne sais pas si c'étaient des cartouches françaises, allemandes ou américaines, toujours est-il qu'il y en avait un certain nombre, de différentes sortes, de différentes tailles, et on aurait dit que quelqu'un avait pris soin de les astiquer une à une, chaque jour depuis l'armistice, tant elles semblaient neuves et toutes prêtes à bondir, à reprendre du service dès qu'on aurait besoin d'elles.

On les a fait rouler aux creux de nos mains, on les a soupesées et observées en détail. Puis m'est venue l'idée de t'en montrer une. Toi qui t'y connaissais, tu pourrais nous dire et, entre tireurs d'élite, on aurait sûrement des choses à se raconter.

Quand on est arrivés à la maison avec la balle, tu étais assis à la table de la cuisine. Nous avons surgi dans la pièce et je te l'ai montrée, fièrement. Mais ton regard ne s'est pas éclairé comme je l'attendais.

Tu ne pensais sûrement plus en revoir de ta vie. Tu as pris un air sévère et tu nous as demandé où on avait trouvé ça. Je n'ai pas reconnu mon compagnon d'armes de la fête foraine. Tu as pris la balle dans ta main, puisque je te la tendais, mais tu l'as à peine regardée. Elle a semblé te brûler les doigts. Ce cercle bleu tracé autour de l'ogive, tu nous as dit que c'était une balle explosive. Tu me l'as rendue et tu nous as envoyés la jeter dans le ruisseau. Tu nous l'as ordonné, plutôt. Tout de suite ! tu as fait. Dans le ruisseau. Comme si c'était une bombe à retardement qu'on avait là et qu'elle risquait de nous sauter à la figure d'un instant à l'autre, comme si une porte entre le monde d'avant et le nôtre s'était entrouverte, et que la guerre tout entière pouvait soudain ressurgir dans cette cuisine. Je ne sais pas ce que tu redoutais le plus.

Tu n'as pas eu besoin de réfléchir pour savoir ce qu'il fallait en faire. Tu ne t'es pas demandé s'il valait mieux que tu la gardes, s'il fallait qu'on la ramène là où on l'avait trouvée, ou si, tout compte fait, on devait l'enterrer au fond du jardin, près du chat. La solution t'est apparue comme une évidence. Dans le ruisseau ! tu as dit, spontanément. Et peut-être, en fait, n'y avait-il que l'eau claire du ruisseau pour noyer les balles et laver les blessures, et emporter au loin toutes ces vieilles choses de la guerre.

On y est allés « tout de suite », comme tu l'avais exigé. Le ruisseau en question n'était qu'à dix minutes de la maison. On a marché d'un bon pas, mais sans courir, sans nous précipiter, avec bien plus de précautions encore, maintenant qu'on savait de quel genre de méchante balle il s'agissait, et bien conscient, pour ma part, que ce que je tenais là au chaud dans ma main serrée, ce n'était pas juste une balle, c'était un petit morceau de guerre encore incandescent.

Sur place, nous avons remonté le cours d'eau pour trouver un endroit approprié, là où il y aurait assez de vase pour qu'on puisse y enfouir la balle.

À l'endroit où naissait le ruisseau, sous un gros tuyau qui sortait de terre et d'où l'eau jaillissait, c'est là que nous avons choisi de l'enterrer, dans un lit de petits cailloux rouillés.

Et jamais plus avec toi je n'en ai reparlé.

★

Il y a ce bloc-notes dans lequel tu avais commencé à raconter ton histoire. Trois pages, seulement, sur petits carreaux, de ton écriture comme une pluie battante, au bout desquelles tu t'étais interrompu, à cause d'une remarque que Maman t'avait faite sur la manière dont tu t'y prenais, ou dont tu aurais dû t'y prendre, plutôt, selon elle. Elle t'avait conseillé de ne

pas te jeter comme ça dans ton récit, de rassembler tes idées d'abord, d'y réfléchir, de faire un plan. Mais tout ça était bien trop fragile, et sans doute n'avait-elle pas pris assez de précautions pour te le dire. Cela avait suffi à te vexer et à briser ton élan. Peut-être bien, aussi, n'était-ce qu'un prétexte dont tu t'étais saisi parce que cela te semblait insurmontable. Toujours est-il que tu avais rangé ton bloc-notes à jamais.

De toute façon, les mots et les phrases, ce n'était pas vraiment ton domaine. Tu t'en étais toujours méfié. Quand tu disais : C'est de la littérature !, pour toi, ça voulait dire du vent, de belles paroles. Tu disais ça, aussi, d'ailleurs : Ce sont de belles paroles ! ou : Tout ça, c'est des phrases ! Pourtant, un jour, tu avais ressenti le besoin d'en faire, toi aussi, pour raconter ton histoire. Trois pages, dans ce bloc-notes, d'un récit qui débute en septembre 43, dans un village de Moselle, pour s'interrompre en février 44, alors que pour toi la guerre ne fait que commencer, et que le pire est à venir. Trois pages, pour dire comment, d'un jour à l'autre, on t'arrache aux tiens pour te faire passer le goût de ton enfance, te jeter dans la guerre, et du mauvais côté par-dessus tout. Soixante-treize lignes, c'est peu pour raconter tout ça, mais c'était assez pour te rendre compte que la tâche était immense et que, quoi que tu puisses écrire, l'essentiel resterait à jamais perdu entre les

mots, dans les abîmes de l'indicible. Alors tu avais capitulé.

★

Au tout début, tu as treize ans. C'est le 1^{er} septembre 1939 et c'est un vendredi. C'est encore les grandes vacances, et tu reviens des champs.

Aujourd'hui, soixante divisions allemandes sont entrées en Pologne, mais tu ne le sais pas. Et même si tu le savais, c'est trop loin, la Pologne, pour que tu t'en soucies. Tu as treize ans et le monde s'arrête aux confins de ton village. Alors quelles conséquences cela pourrait-il avoir sur ta vie ?

Tu es un enfant de la « zone rouge ». Tu as grandi à l'étroit entre la ligne Maginot et la frontière, coincé entre deux pays, deux langues et deux guerres. À travers le paysage, autour de toi, des casemates ont poussé dans les prairies et jusqu'au fin fond des forêts. Depuis toujours, tu sais les adultes inquiets. Tu les entends parler de la guerre. De celle d'avant et de celle qui viendra sûrement. Mais cela fait trop longtemps qu'on crie au loup pour que tu y croies encore.

Au tout début, tu as treize ans et tu reviens des champs. Au village, il se passe quelque chose. Tu

vois des gens agglutinés devant des affiches, placardées sur les murs et les portes des granges : « mobilisation générale », « ordre d'évacuation ». Autour de toi, on parle fort et on s'agite. Tu sens la peur et le désarroi, mais tu ne comprends pas.

Lorsque tu arrives à la maison, tes parents et Juliette, ta sœur aînée, s'affairent déjà. Albert, ton jeune frère, les regarde ahuri. Ils passent d'une pièce à l'autre et se bousculent, ils ouvrent et referment les armoires et les commodes, ils fouillent les tiroirs sans même savoir ce qu'ils y cherchent. Rémi, ton grand frère, rentre juste après toi. Alors on vous dit que la guerre arrive, qu'il faut partir et tout laisser, la maison, l'épicerie, les bêtes et les récoltes, ne prendre que l'essentiel, que ce que chacun pourra porter. Des vivres pour quelques jours, des vêtements, du linge, des couverts et des couvertures, trente kilos de bagages en tout, voilà les consignes.

Mais dans la panique, on ne sait plus où sont les choses, on ne sait plus où donner de la tête. On ne s'en va jamais nulle part, alors on n'est pas équipés en bagages. On bourre des taies d'oreillers pour en faire des baluchons, des sacs en toile de jute, des valises lourdes comme des buffets de cuisine. Où allez-vous ? Comment ? Pour combien de temps ? Vous n'en savez rien encore. Il faut se rassembler et suivre le mouvement.

C'est le 1^{er} septembre 1939. Aujourd'hui, soixante divisions allemandes sont entrées en Pologne. La vieille mécanique de la guerre s'est remise en marche. Tu as treize ans, et désormais le monde est bien plus vaste qu'il ne l'était la veille.

★

Maman n'avait que huit ans, alors, mais du même jour et du village voisin, elle se souvient du garde champêtre, qui passait dans les rues pour annoncer leur évacuation, et des sacs à dos que sa mère avait confectionnés à la hâte : de simples housses de traversins, auxquelles elle avait cousu deux serviettes roulées sur elles-mêmes en guise de bandoulières.

Ils s'en étaient allés à pied, tous les cinq, le soir même. Son père et sa mère, Hedwige, sa sœur aînée, et Hélène, sa cadette, qu'ils avaient assise dans la charrette qu'ils tiraient derrière eux.

Ils ont marché dans la nuit vers une destination lointaine, dont jamais elle n'avait entendu le nom.

Ils ont dormi dans une salle communale. Puis une autre nuit, dans une grange qui jouxtait une grande porcherie. Elle se rappelle la puanteur du lisier, et ces grands chiens fous et sales, qui avaient partagé leurs puces avec eux.

Elle se souvient de ce couple qui, dans la précipitation, avait oublié tous ses papiers et son argent, et de cette vieille femme que ce départ subit avait rendue folle.

Elle dit que les consignes étaient de laisser les maisons et les granges ouvertes. Des jeunes gens, qui avaient rejoint le convoi un peu plus tard, avaient eu pour mission de s'occuper des bêtes, après leur départ. Mais où les avaient-ils menées ? Elle ne le sait pas.

Et les chiens et les chats, lui ai-je demandé, que sont-ils devenus ? Elle s'interroge un instant. On avait sûrement des chats, c'est vrai, me dit-elle, comme si leurs miaulements lui étaient soudain revenus en mémoire et qu'elle venait, pour la première fois, de se demander ce qu'étaient devenus ces vieux chats de quatre-vingts ans passés. Une chose est sûre, dit-elle, presque désolée, c'est qu'on ne les a pas pris avec nous.

Ce qu'elle se rappelle, en revanche, c'est qu'avant leur départ, son père avait sorti les lapins de leurs clapiers pour les mettre au grenier, dans le foin.

Alors je repense à ce cauchemar qu'elle fait parfois, et dont elle a souvent parlé. Ce rêve de lapins dont elle doit s'occuper et qu'elle oublie de nourrir. Puis lorsqu'elle s'en soucie enfin, trop tard, elle les découvre, affamés et squelettiques, gisants dans leurs clapiers. Certains déjà morts de faim, pendant que d'autres rampent et s'entre-dévorent encore.

★

Désertez au plus vite la « zone rouge », s'éloignez de la frontière, et faire place à nos soldats avant les premiers tirs d'artillerie, avant que ne grondent les avions et ne déferlent les chars. Voilà le but de ces grandes manœuvres. Se replier, d'abord, derrière la ligne Maginot, comme à l'abri d'un imprenable château, et ensuite vous prendrez le train. Ceux des mines iront dans le Nord, et les cultivateurs, dans la Vienne, en Charente, ou en Dordogne. Mais à l'heure où vous quittez vos maisons, vous n'en savez rien encore.

Cela fait des années, pourtant, que le plan est prêt et tenu secret, car on le pressent, c'est ici que sera inaugurée la guerre. Ce sont vos prairies qu'on envisage comme champs de bataille, et vos villages sur lesquels pleuvront les premiers obus. C'est sur vos terres que viendront mugir ces féroces soldats. Mais ils n'égorgeront ni vos fils ni vos compagnes, car vous serez déjà loin, et leurs blindés s'échoueront sur ces récifs de métal, dressés tout exprès pour briser leurs chenilles. Leurs fantassins iront se tailler les veines dans nos haies de barbelés, puis s'empaler sur nos pics. Et les derniers debout finiront, titubants sous la mitraille, par se casser les dents sur le béton de nos forts.

Voilà ce qui est prévu. Voilà le plan de bataille.